

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 30

Artikel: Un reportage
Autor: J.-J.R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225356>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

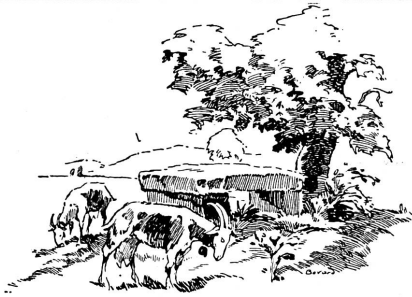
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



ENCORE UNE HISTOIRE DE CHEVRE

URSULE, la femme d'un chef de gare d'une petite station des chemins de fer gruyériens, avait fait l'acquisition d'une chèvre et cela pour deux motifs. Premièrement, pour avoir le lait assuré journellement pour ses deux enfants. Secondement, par un besoin instinctif d'avoir une bête à soigner. La paie de son mari ne permettant pas d'acheter une vache, elle s'était contentée d'une chèvre. Blanchette était une brave bête, bonne laitière et pas trop gourmande. Un seul défaut, cependant : elle ne pouvait souffrir les hommes. Aversion inexplicable, mais qui se manifestait chaque fois qu'un pantalon se montrait à proximité. Attachée à son piquet, dans le petit pré, derrière la station, elle tirait sur la corde et, les cornes menaçantes, cherchait à se jeter sur l'être détesté. Ursule seule était admise à la traire.

Or, la femme du chef de gare, après une attaque de grippe, était restée pâlotte et sans forces. Le médecin, consulté, ordonna un changement d'air.

— Tu iras passer quelques jours chez ta tante Véronique, à Gstaad. Ça te remettra, lui dit Joseph, son mari.

Ainsi fut fait. Au moment de prendre le train, Ursule fit une dernière recommandation :

— Surtout, soigne bien ma Blanchette ! La voisine donnera un coup de main pour le ménage et surveillera les enfants.

Puis, tranquilisée sur le sort de sa maisonnée, elle partit.

Le soir venu, le chef de gare prit le bidon à lait et entra à l'écurie pour traire la chèvre. Mais celle-ci, dès qu'elle aperçut l'homme, se montra hostile et mena un tel train d'enfer que Joseph ne put l'approcher.

— J'ai beau être chef de gare, mais, avec une sale bête pareille, il n'y a pas moyen de se faire respecter. Qu'est-ce qu'elle peut bien avoir contre moi ?

Et tout d'un coup il se rappela que cette bête lunatique ne se laissait traire que par Ursule, sa femme, qui en faisait ce qu'elle voulait. Une idée lumineuse traversa sa cervelle de chef de gare :

— Je vais m'habiller en femme. On verra bien qui aura gain de cause, la Blanchette ou moi.

Cinq minutes après, il revenait, complètement transformé. Une vieille jupe, un casaquin délavé, un tablier à carreaux, un mouchoir de couleur noué autour du cou et un chapeau garni de marguerites en avaient fait les frais. Joseph, méconnaissable et déguisant sa voix, s'approcha de nouveau de Blanchette, en chantonnant :

— Mais oui, ma belle ! Ma toute belle ! Elle est bien gentille, la Blanchette, mais oui, bien gentille.

Trompée par les apparences, la chèvre se laissa alors traire sans broncher et Joseph riait sous cape de voir son truc si bien réussi.

— Bing-bang ! Bing-bang ! Bing-bang !

Dressant l'oreille, notre chef de gare posa le bidon qui était presque plein.

— Tonnerre ! C'est le train de 6 h. qui est annoncé ! Il va être là dans deux minutes ! Que faire ? Je n'ai plus le temps de me rechanger. Sale bête de chèvre, va !

Effectivement, le train était à cent mètres. Il ralentit, puis s'arrêta.

— Tant pis, se dit Joseph. Le devoir avant tout !

Et tel qu'il était, affublé des nippes de sa femme, il se planta sur le perron, selon le règlement. Le mécanicien, ahuri, regardait cette singulière silhouette. Son œil exercé découvrit, sous le rebord du chapeau, une forte moustache noire qu'il connaissait bien.

— Alors, quoi ? C'est la mascarade, par ici ? On n'est pourtant pas encore à la bénédiction ! Qu'est-ce que cela veut dire, Joseph ?

Le chef de train se rapprocha également et ce fut dans un immense éclat de rire que les employés entendirent le chef de gare leur donner l'explication de son changement de sexe provisoire. Les voyageurs, penchés aux portières, ayant entendu la conversation, se tordaient littéralement et c'est dans une gaîté folle que le train se remit en marche.

Le soir même, Joseph télégraphiait à sa femme : « Reviens demain matin, sinon je massacre ta Blanchette ! »

Et pendant un certain temps encore, les employés du Bulle-Montbovon ne purent passer à la dite station sans demander au chef de gare si la chèvre se laissait maintenant traire par un homme.

Frédé.

Explication. — Le père de famille, sur un ton rempli à la fois d'ironie condensée et de légitime et douloureuse indignation, déclare à son fils, après lui avoir reproché sa paresse :

— Le travail, mon garçon, n'a jamais tué personne.

— Justement, répond le fils paresseux et cynique, moi, j'aime le danger.

SOUPE INCONNUE

MILE Faguet, de l'Académie française, le fin critique littéraire, aimait à raconter cette anecdote où le rôle de la langue française lui paraissait avoir été drôlement néfaste à son appétit.

Un jour, aux environs de midi, après plusieurs kilomètres de marche, il était entré dans la minuscule auberge d'un village.

J'aimerais à me restaurer un peu, dit-il. Avez-vous du bon saucisson ?

— Mais z-oui, m'sieu, lui répond une grosse femme en essuyant ses mains à son tablier. On en a de l'estra.

— De l'extra, voulez-vous dire ! répond le pur linguiste en riant. Voilà qui me ravit, vous m'en servirez donc, avec une omelette. Mais donnez-moi une assiettée de soupe au préalable.

— Ah ! c'est... c'est ça que vous voulez ? baffouille la grosse femme abasourdie. Bon, bien...

Et, tout en marmottant à voix basse elle s'en retourne à la cuisine. Là, par la fenêtre ouverte, elle appelle son époux, qui dans l'enclos scie du bois :

— Eh ! Mathieu, approche-toi donc jusqu'ici...

Le brave homme vient causer avec son épouse et, pendant près de dix minutes, ils s'entretiennent d'un problème dont ils n'ont pas l'air de trouver une solution, car elle se frappe le front, s'assied pour réfléchir ; et lui n'arrête pas de se gratter le menton.

Emile Faguet qui attend, assis devant une table, commence à trouver le temps long.

Enfin voici les deux paysans arrivant à pas lents devant leur client.

— Ecoutez-voir, m'sieu, autant vous le dire tout de suite, en fait de soupe, on a que de la soupe aux choux. On vous aurait bien fait l'autre, mais...

— Quelle autre ? s'étonne Faguet.

Alors, l'aubergiste prend gravement la parole :

— Ben ! celle que vous demandez. Mais, pour être franc, on ne sait pas du tout ce que c'est que « la soupe au préalable », comme vous dites !

Ferco.

Il faut voir loin. — Dis-moi, ma petite Marie, pourquoi ne joues-tu pas avec la nouvelle poupée que je t'ai donnée pour tes étrennes ?

— Parce que je veux pas l'abîmer !

— Pourquoi es-tu si désireuse de ne pas l'abîmer ?

— Parce que je veux la garder pour mes enfants.

— Et si tu n'en a pas ?

— Alors, ce sera pour mes petits-enfants...

UN REPORTAGE

QUELQUES journalistes soupaient ensemble. Aux cigares, ils racontèrent des aventures professionnelles. Voici celle du plus âgé et célèbre d'entre eux :

— A cette époque, je débutais dans le reportage et n'étais encore attaché à aucun journal. Musard, le directeur du *Courrier quotidien*, m'avait dit la veille : « Ma rédaction est au complet, mais apportez-moi quelque étude documentaire sensationnelle sur la vie moderne, et je l'insérerai volontiers. »

Aimable phrase. Mais elle n'indiquait aucun sujet. Or, le hasard me montra cette annonce :

o o o o o o o o o o o o o o o
o
o SANATORIUM DE MANTES o
o Maladies nerveuses. o
o Cures de sevrage : morphine, o
o éther, chloral, etc. Isolement. o
o o o o o o o o o o o o o o

Il me parut que la vie intérieure d'un établissement de ce genre pouvait me fournir plusieurs articles curieux et très d'actualité, car on venait de jouer avec grand succès une pièce sur la morphomanie.

Mais comment la bien reconnaître, cette vie ? En y participant comme « client ». Quelle maladie ou intoxication pouvais-je prétexter ? Je n'étais ni neurasthénique, ni partisan d'aucun « paradis artificiel » !... Un docteur ami m'enseigna les symptômes du surmenage excessif et m'adressa au sanatorium de Mantes avec une lettre d'introduction : j'étais un simple « fatigué », parfaitement responsable et inoffensif, mais ayant besoin d'un repos assez long et absolu pour que je ne puisse le trouver que dans une maison de santé.

Bien entendu, je comptais prendre la clef des champs dès ma documentation achevée !

Sur le quai de la gare, je trouvais le directeur, un médecin étranger à lunettes d'or, à mielleuses manières. Il m'évalua du regard et mentionna aussitôt le prix de la pension. Puis, m'ayant examiné solennellement dans son cabinet de consultation, il déclara, avec des termes techniques, que mon cas était grave, inquiétant même, mais qu'à la longue ses soins m'amélioreraient et sans doute me guériraient... Il y avait déjà deux colonnes de bonne « copie » en cette première demi-heure !...

Après m'avoir indiqué ma chambre et le traitement que j'aurais à feindre de suivre, il me confia à certain brave homme chauve, à figure bonasse, à grosse moustache tombante, que nous croisions.

— Tenez ! M. Stanislas va vous faire visiter l'établissement... Eh bien ! monsieur Stanislas, vous ne les entendez plus, ces airs de musique qui vous obsédaient ?... Et il n'y a plus personne qui marche derrière vous, le soir ?

— Non !... oh ! non, monsieur le directeur.

— Vous allez faire visiter l'établissement à monsieur.

Resté seul avec moi, M. Stanislas me murmura :

— Ils me poursuivent toujours avec leur musique... Ils me suivent quand la nuit vient. Mais, chut ! Je ne le dis pas, on recommencerait à me torturer avec les douches...

* * *

Deux jours suffirent à confirmer l'espoir qui m'avait amené là. Ce sanatorium-là (et, à cette époque, beaucoup d'autres semblables existaient) ne se souciait que de faire de l'argent. Dans la section des intoxiqués, il ne s'accomplissait guère de véritables cures : la plupart des clients étaient d'invétérés morphomanes, cocaïnomanes ou fumeurs d'opium à qui l'on fournissait leur drogue en abondance, et à haut prix ; ils s'empoisonnaient plus coûteusement, mais bien plus à l'aise qu'à domicile. Certains se trouvaient là depuis plusieurs années !... Un vaste bâtiment réservé aux « grands névrosés » contenait de vrais fous hurlants et des malheureux sans doute enfermés

là par des parents cupides. Les deux sexes étaient admis, aussi bien comme malades que comme surveillants, médecins, infirmiers ; et des flirts extraordinaires s'élevaient. Bref, vous le voyez, il y avait là matière pour une campagne de presse intense et parfaitement susceptible de me « lancer ». Comme le père Musard me féliciterait de mon initiative !

Je prenais en secret des notes copieuses. M. Stanislas m'aidait sans s'en douter, car, à part ses ridicules hallucinations, c'était un esprit très fin et observateur. Il me signala plus d'un détail typique.

La veille du jour où je comptais m'esquiver, j'étais, le soir, dans ma chambre en train de faire le plan de ma série d'articles. Dehors, c'était une âpre nuit d'automne ; le vent imitait, à travers les arbres, le bruit de la mer, et d'énormes nuages couraient sur la lune sinistre.

Une main se posa sur mon épaule : je sursautai. M. Stanislas était derrière moi, tremblant, un doigt sur la bouche. Je ne l'avais pas entendu entrer.

— Chut !... Ils me suivent !... Ils me cherchent dans le corridor... Chut !... dit-il d'une voix rauque, coléreuse, que je ne lui connaissais pas.

Il resta quelques minutes tendu vers la porte avec, dans toute son attitude, une telle épouvante qu'il me sembla que j'allais avoir peur aussi !

Enfin, il respira largement.

— Ils sont partis... Je vais vous les montrer par la fenêtre... Ils fouillent le parc pour me trouver... Oh ! tenez, là-bas, à l'angle du massif... Regardez !... Mais regardez donc !...

Je n'aperçus dans la pâle clarté que des branches agitées par le vent d'automne, et des tourbillons de feuilles mortes.

— Mais il n'y a rien !...

— Rien !... Rien !... Alors, vous ne voulez pas les voir ? Alors, vous êtes d'accord avec eux ?... Bien !... Ce ne se passera pas comme cela !

Il s'était précipité sur moi à l'improviste, me bâillonnait avec une serviette, me renversait sur mon lit et m'y attachait avec d'autres serviettes, avec les courroies de ma valise, avec des rideaux qu'il coupa. Je n'ai jamais eu de muscles et, à cette époque-là, moins que jamais ; lui était taillé en force.

— Là, maintenant vous n'irez pas leur dire où je suis...

Et il sortit tranquillement.

En vain essayai-je de faire glisser mes liens, d'appeler à travers mon bâillon. Les nœuds avaient été serrés à outrance.

Vous devinez la belle nuit que je passai, ainsi ligoté, et avec la terreur que le fou ne revînt avec une arme et plus furieux !

Je ne fus délivré qu'au matin par l'infirmier qui m'apportait mon chocolat.

Je bondis chez le directeur et utilisai la mésaventure pour crier que je quittais une « boîte » aussi mal surveillée. On n'osa pas me retenir.

Une heure après, j'étais à Paris. Je passai toute ma journée à rédiger fiévreusement mes deux premiers articles. Le lendemain matin, je les apportai, triomphant, à Musard qui, dès qu'il eut jeté un coup d'œil, me dit, en me tendant le *Courrier quotidien* :

— Vous n'avez donc pas lu le numéro d'aujourd'hui ?

Horreur ! en première page, une campagne y commençait : *Scandales d'un sanatorium privé... A Mantes... Complaisances médicales... Morphine à discrétion... Fumeries d'opium... Séquestrations odieuses*, etc., et elle révélait exactement, et dans leur décor, tous les faits que je comptais moi-même porter à la lumière ! Et une note de « dernière heure » disait : « A la suite d'un attentat commis par un fou qui, laissé sans surveillance, avait ligoté sur son lit un malheureux neurasthénique, le parquet, prévenu, vient de descendre dans le sanatorium de Mantes et d'y faire les plus graves découvertes. Le directeur a été arrêté. »

— Mais... qui... qui vous a apporté cela ? balbutiai-je.

— Un journaliste de province dont c'est l'heureux début à Paris. Et, justement, le voici !

Une porte s'était ouverte. M. Stanislas et moi nous nous regardions, stupéfaits l'un et l'autre !

Il avait eu la même idée que moi et avait joué remarquablement l'aliéné. Pour appuyer sa campagne, il désirait des poursuites judiciaires : pour que celles-ci fussent possibles, un « attentat » était indispensable, et l'enragé simulateur n'avait pas hésité à le commettre lui-même *sur moi* ! puis à le signaler au Parquet ! J.-J. R.

Infirmités. — L'institutrice explique à ses élèves que le grand poète Homère était atteint d'une infirmité, qu'il était aveugle. Elle insiste bien là-dessus. Puis, à la classe du lendemain, pour se rendre compte si sa leçon a bien été comprise, elle demande au plus jeune élève :

— De quel mal souffrait donc le grand Homère ? Le petit réfléchit un instant avec perplexité, puis soudain s'exclame, d'un ton victorieux : — Poète !



MEMOIRES DU PETIT LOUIS.

Cependant ils rendaient toute justice à mes concitoyens pour beaucoup de choses ; entr'autres ils convenaient que c'étaient les premiers comptables de l'époque, les premiers horlogers du monde ; s'ils ne sont pas généreux, ils savent devenir riches, et malgré leur adoration pour l'or et l'argent, ils n'ont jamais fait la traite des nègres comme les Anglais. Olivier ajoutait qu'on ne savait pas tout.

Tous deux admiraient Jean-Jacques Rousseau, et un jour que nous étions logés chez un curé, en Pologne, qui ne savait pas un mot de français, ils se mirent à parler latin avec lui, et lui firent comprendre que j'étais Genevois. Ils furent étonnés alors de voir ce brave homme m'examiner de la tête aux pieds en me disant : « Oh ! que je suis heureux de voir un compatriote du grand Rousseau, le citoyen de Genève, de l'homme immortel ; » il faisait un signe de croix chaque fois qu'il prononçait son nom, et quoique je fusse de la ville de Calvin, il me serrait les mains de joie et de bonheur ; la tolérance ne pouvait pas s'oublier devant une si franche admiration ; je pris part au souper, sur la prière du curé, ce qui vexa un peu les deux gagistes qui furent pourtant très polis, et qui s'exécutèrent de bonne grâce.

Le lendemain, sur la grande route, la conversation roulait sur le bon curé et Jean-Jacques Rousseau, le grand citoyen de Genève, lorsque, tout à coup, le général Marcognier arriva à la tête de la brigade et commande au colonel Brun de faire charger les armes. Depuis le grand matin nous avions fait route presque côte à côte avec une division d'infanterie prussienne, et une brigade de hulans prussiens. Justement, j'avais pris un superbe cheval dans une ferme, lequel était tout harnaché, sauf la bride, mais j'avais toujours avec moi un filet-bride, et comme je savais par routine monter à cheval comme un Polonais, je chargeai avec nos dragons. La division d'infanterie mit bas les armes, après avoir tiré une vingtaine de coups de feu pour simuler une résistance, et pour avoir l'air de ne s'être pas rendus sans défense ; les hulans firent mine de vouloir dégager, mais ce n'était qu'une comédie, ils se sauvèrent. Le général Roguet me confia la garde des prisonniers à moi seul, ils étaient bien au nombre de 1500 au moins. Je me conduisis en cette circonstance bien comme bravoure, mais je dois regretter d'avoir forcé deux officiers prussiens à me donner leurs écharpes, insigne de leur grade ; toutefois, ce n'étaient que des blancs-becs, mais il en était de même de moi, puisque je

n'avais pas mes seize ans révolus. Comme ils ne firent qu'une faible résistance, cela m'enhardit à demander à l'un d'eux sa capote verte à grand collet qui me faisait envie ; il fut tellement indigné de cette demande de ma part, qu'apercevant au loin un officier de dragons français, il courut auprès de lui et lui conta en très bon français la conduite infâme que j'avais tenue à son égard ; aussitôt l'officier tira sa grande latte et me courra sus ; heureusement pour moi, j'avais un excellent coursier, grâce aux jambes duquel je rejoignis mon 69e, qui avait pu voir la conduite du petit Genevois. Je ne fis aucun embarras ; c'est ignoble, brave sans blague aucune, voilà l'esprit qui régnait alors et dont j'avais ma part. Je vendis mes deux écharpes à un Juif pour 16 francs, elles en valaient au moins 60, mais je n'aurais pu m'en défaire à ce prix, ce dont j'aurais été très heureux pourtant ; j'avais une si grande honte de ma conduite cupide deux jours après, que si elles avaient été encore en ma possession, j'aurais préféré jeter ces écharpes plutôt que de les vendre. Si ces *Mémoires* devaient tomber entre les mains de ces deux officiers ou de leurs parents, je les prierais de me pardonner pour ma coupable action envers eux ; j'ai pour excuse que j'étais sans pain et sans argent, et encore si jeune !

L'armée prussienne avait cessé d'exister dès ce jour ; l'armée russe, au contraire, se montrait à nous au nombre de 100.000 hommes. La Prusse fut frappée d'une contribution de 160 millions. L'heure de la grande guerre venait de sonner, j'allais voir les Russes de près.

1807

J'eus alors une seconde occasion de parler à l'Empereur, pendant un séjour que nous fîmes, nous autres musiciens, dans une mauvaise bicoque nommée Walterdorf. Nous étions occupés à faire cuire des pommes de terre, lorsqu'un aide de camp vint à nous commander d'évacuer immédiatement l'emplacement que nous occupions ; nous lui fîmes observer qu'aussitôt les pommes de terre cuites, nous nous en irions, mais il nous dit que c'était le logement de l'Empereur ; il me désigna avec un autre jeune musicien pour rester à les faire cuire. Napoléon entra sur ces entre-faites, et me demanda, à moi le *petit Louis*, avec sa basse voix : « Qu'as-tu là ? — Sire, des pommes de terre, à votre service. » Il en sortit une, mais elle n'était pas encore cuite ; nous dûmes les laisser. Je m'en consolai, j'avais vu l'Empereur et il m'avait parlé, et quoique mon estomac fût vide, j'étais satisfait et j'avais la tête montée au point que j'aurais supporté bien davantage encore.

Cette nuit de Walterdorf fut affreuse pour toute l'armée, à cause du froid, et par le manque de pain et d'eau ; l'Empereur la passa dans l'emplacement que nous lui cédâmes, ses équipages n'étant pas encore arrivés. Pendant cette même nuit il tomba quatre pieds de neige, et l'armée russe qui se trouvait devant nous, profita de cette circonstance pour décamper. La garde impériale se mit alors à sa poursuite, et il y eut entre elle et l'arrière-garde ennemie, une série de combats des plus meurtriers.

(A suivre).

J.-L. Sabon.

AU TROUSSEAU MODERNE
L. BROUSOZ
MORGES
La maison de confiance qui peut être recommandée

Epatant !...

Un seul „DIABLERETS“ double l'appétit !...
Que désirer d'autre ??...

Pour la rédaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.